



EXPRESSING SPACE IN *LES MÉTÉORES* BY MICHEL TOURNIER

L'EXPRESSION DE L'ESPACE DANS *LES MÉTÉORES* DE MICHEL TOURNIER

DARINA VEVERKOVÁ¹ – KATARÍNA CHOVANCOVÁ²

¹ Ústav cudzích jazykov, Technická univerzita vo Zvolene, T. G. Masaryka 24, 960 01, Zvolen, Slovensko, veverkova@tuzvo.sk

² Filozofická fakulta, Univerzita Mateja Bela v Banskej Bystrici, Tajovského 40, 974 01 Banská Bystrica, katarina.chovancova@umb.sk

Abstract

The paper deals with the expression of space in the novel *Les Météores* by French writer Michel Tournier. It analyses the complex system of spatial references used in the text, being grounded in the works of various linguists. The novel, based on the exceptionally rewritten and renewed Greek myth of the twins Castor and Pollux, is a long initiatory quest of Paul searching for his brother Jean, passing through different spaces of certain symbolic value. Therefore, *Les Météores* represents an ideal base for the analysis of the linguistic units expressing space. All spatial references demonstrate a novelistic complexity and variety in which the plot of the novel advances, and the characters develop, change and metamorphose.

Keywords

Michel Tournier, novel, space, time, journey, language units

Introduction

L'expression de l'espace dans les *Météores* de Michel Tournier repose sur un système complexe et relativement sophistiqué de références spatiales, repérables dans le texte sous formes d'unités langagières discrètes et formant un ensemble à plusieurs facettes. Dans la suite de cette étude, nous tâcherons d'exposer, en adoptant le point de vue linguistique, comment se construit ce cadre spatial. Au préalable, nous tenons à faire des précisions méthodologiques.

Premièrement, pour pouvoir réfléchir sur l'expression linguistique de l'espace dans l'univers romanesque de Michel Tournier dans les *Météores*, nous prendrons pour points de départ les idées avancées par la théorie de l'énonciation et par la logique référentielle. La perspective adoptée repose, avant tout, sur les travaux des théoriciens français de l'énonciation. En ce sens, nous chercherons nos points de repère notamment dans les *Problèmes de linguistique générale* d'É. Benveniste (1966), puis, plus récemment, chez C. Kerbrat-Orecchioni (2002). Pour ce qui est des applications de ces regards sur l'analyse du texte littéraire, nous prendrons pour bases les travaux de Perret (1994), Maingueneau (1999), Maingueneau et Philippe (2000).

« Les travaux "référentiels" textuels menés dans l'optique des théories énonciatives ont pour objet principal le classement des expressions référentielles selon le type de repérage ou de détermination opéré, en vue de dresser, à un niveau supérieur, une typologie textuelle. Leur classification repose sur un axe central, l'opposition déictique/non déictique, et est structurée par des dimensions secondaires marquant la nature du référent, à savoir la personne, le temps et le lieu. Les expressions ou les marques qui font appel à la situation d'énonciation et qui constituent en somme la trace de l'énonciation sont les *déictiques ou embrayeurs* : elles renvoient aux différents acteurs et éléments constitutifs de la situation d'énonciation (locuteur, interlocuteur, lieu d'énonciation, temps d'énonciation) et s'opposent de la sorte aux expressions ou marques non déictiques dont la référence n'est pas déterminée par la situation d'énonciation, mais se trouve fixée, soit par le contexte, ce sont alors les expressions anaphoriques, soit par l'expression elle-même, certains auteurs parlent dans ce cas de *référence "absolue"* » (Kerbrat-Orecchioni, 1980; Maingueneau, 1986; Kleiber, 1989)

Tout en étant conscientes des attitudes critiques envers l'analyse énonciative et admettant ses limites, identifiées, entre autres, par G. Kleiber (1989), considérant l'analyse des mécanismes référentielles comme une démarche non sans défauts, nous sommes pourtant convaincues de l'utilité certaine de cette démarche pour les besoins d'analyse de l'expression de l'espace dans un texte de fiction. En nous inspirant des points de vue formulés par les



énonciativistes de provenance française, nous distinguerons trois mécanismes référentiels de base, triés selon le rapport au contexte. La référence absolue, indépendante du contexte (linguistique et situationnel), repose sur la connaissance de la réalité extralinguistique de la part des énonciateurs. Quant à l'expression de l'espace, ce type de référence est propre notamment aux toponymes, dotés d'une stabilité et univocité référentielles presque parfaites. La référence déictique présuppose l'existence du lien au contexte situationnel. Sans accès à ce contexte ou sans la possibilité de restaurer ce lien, l'interprétation référentielle des éléments déictiques n'est pas possible. Dans l'expression de l'espace, la référence déictique concerne souvent l'expression de la localisation et/ou de la direction située par rapport à l'énonciateur (*à gauche, à droite, en haut, en bas, près, loin* etc.). La référence relative au contexte est celle qui renvoie au contexte linguistique et se réalise, le plus souvent, à travers les expressions anaphoriques.

« Que ce soit à l'encodage ou au décodage, le sujet utilise conjointement trois types de mécanismes référentiels, que nous appellerons respectivement : référence absolue/référence relative au contexte linguistique (cotexte)/référence relative à la situation de communication, ou référence « déictique » » (Kerbrat-Orecchioni, 2002, 40).

Deuxièmement, notre analyse tient compte d'une double articulation de l'espace dont l'existence est généralement reconnue par les théoriciens de la littérature dans l'époque « postmoderne », c'est-à-dire nous distinguerons l'espace primaire (fondamental, géographique ou définissable comme tel, cf. Höhn, 2012, 40) et l'espace intérieur dans lequel évoluent les personnages (pour la binarité des espaces, cf. Ištvánfyová, 2012, 61). L'objet de notre analyse se limitera, à présent, au premier de ces deux espaces. En d'autres termes, notre attention portera sur l'expression de la spatialité géographique.

Notre étude s'appuie aussi sur une théorie linguistique de Jurij M. Lotman, d'après laquelle l'espace du texte peut être divisé en sous-espaces significatifs, agencés en oppositions sémantiques. Il y a toujours entre ces sous-espaces une frontière expressive et signifiante qui ne peut être traversée facilement (Lotman, 1990, 262). Quand un personnage franchit la frontière d'un champ sémantique, il s'agit d'un événement (Lotman, 1990, 265). Ces passages entre les différents types d'espaces sont marquants pour le déroulement de l'action. Ce rôle de l'espace est bien visible chez Tournier, on voit bien que les différents types d'espaces et les passages entre eux servent au déplacement de l'action et aux changements intérieurs des personnages. Au rôle narratif de l'espace (l'action se déroule avec le passage entre les différents champs sémantiques), s'ajoute donc un autre rôle : l'espace influence, modifie et reflète le caractère du personnage. Par exemple, au fil des ans, Edouard, voyageant entre Paris et la Bretagne (opposition : la ville et la campagne), commence à sentir que ces passages fréquents entre ces deux espaces intensifient son sentiment de solitude. Ou son frère Alexandre, qui vit à Paris, mais trouve des moments de bonheur au dépotoir, dans la solitude. Le dépotoir, c'est l'image de la ville et de ses habitants : « *le détritius, c'est « le néant dépeuplé », tandis que Paris, c'est « le néant peuplé »* » (Tournier, 2007). Cependant, comme nous l'avons déjà écrit, dans notre étude, nous nous concentrerons sur l'espace primaire (externe) du roman.

Dans *Les Météores*, l'histoire d'Edouard constitue un filon thématique marginal. La vie d'Alexandre est un sujet plus central, mais c'est surtout un long voyage initiatique autour du monde des deux jumeaux, Jean et Paul, qui est le thème central du roman et auquel nous porterons notre attention dans cette étude.

1 La référence objective vs la référence subjective

Le motif du voyage est l'un des motifs principaux de ce roman et c'est déjà le titre *Les Météores* qui nous indique qu'il s'agit d'un long voyage : les météores, corps spatiaux, passent tout le temps de leur existence à voyager à travers l'univers infini et « *en les déroulant dans l'espace et le temps, Tournier leur fera subir une métamorphose qui les fera apparaître comme intercesseur entre le Ciel et la Terre.* » (Drouillard, 2008, 126). Cependant, le thème du voyage est présent dans tous les romans de Michel Tournier, comme lui-même indique :

« Le voyage est un grand sujet dans la littérature mais il prend une dimension particulière dans l'univers tournierien. Le voyage et le changement, le renouvellement qu'il implique, y apparaissent comme une expérience fondamentale du développement humain. » (Tournier, 2012, 17-18)

Dans ce roman, il s'agit d'un long voyage initiatique¹ de deux frères jumeaux, dont l'un effectue le voyage autour du monde pour retrouver son frère perdu. L'auteur-même dit à propos de son roman : « *Je savais que le thème*

¹ Dans les romans de Michel Tournier, le voyage est toujours lié à l'initiation, au changement du voyageur en un autre personnage (Hodrová, 1993, 133).



profond de ce roman serait – par-delà la gémellité – la notion d'espace et tous ses avatars. » (Tournier, 2012, 310).

Le voyage *stricto sensu*, mis au premier plan dans les chapitres 14 à 21 du roman, prend place dans un espace « extérieur » du héros. Dans ce récit de voyage effectué par Paul en quête de son frère jumeau perdu l'auteur trace un parcours composé de toute une série de lieux ayant pour dénominations des expressions locatives à référence absolue. Ce sont les éléments toponymiques suivants, cités dans l'ordre qu'ils apparaissent dans le récit: *Venise, Djerba, Islande, Japon, Vancouver* et *Berlin*. Or, on constate que les déplacements de Paul sont localisés dans l'espace réel et constituent des repères dans un monde qui est aussi le nôtre.

Néanmoins, un regard plus soigneux sur le texte romanesque indique que la constatation initiale révélatrice de la présence importante des références absolues dans le texte du roman ne dit pas tout et doit s'accompagner d'observations sur la façon dont ces références absolues sont traitées par l'auteur.

Nous observons que la toponymie, chez Tournier, semble perdre, à plusieurs moments, sa valeur référentielle absolue. À plusieurs reprises, une incertitude s'instaure chez le héros, malgré l'apparente clarté de la localisation de l'endroit où il doit se rendre ou celui où il se trouve. Cette révélation est faite déjà à Venise où le voyage de Paul débute (la raison pour laquelle Jean et Paul commencent leur voyage à Venise est symbolique : il s'agit de la ville qui a perdu sa sœur jumelle Constantinople). C'est également le cas de la Tunisie où Paul découvre l'existence de deux El-Kantara différents : « *...il y a deux villages de ce nom, l'un sur l'île de Djerba, l'autre sur le continent, de part et d'autre de la passe du golfe de Bou Grara* » (Tournier, 2007, 473). Tandis que Venise était une ville jumelle, El-Kantara est un village jumeau. De cette manière, la stabilité des références dites absolues est remise en question.

Cette relativisation des références absolues ne touche pas uniquement aux noms des lieux, mais aussi les points cardinaux et les corps spatiaux. Ainsi, le soleil peut être confondu avec la lune en Islande, où Paul arrive en plein jour polaire quand le soleil ne se couche pas : « *L'Islande, ce n'est pas le soleil de minuit, c'est la lune de midi.* » (Tournier, 2007, 509). La relativisation, voire la perte, des repères spatiaux est d'ailleurs renforcée par la perte des repères temporels. En Islande, notamment, la variété des saisons se perd en faveur de l'opposition du jour et de la nuit polaires, l'année ne correspond qu'à un jour. Toutefois, la régularité (source de la certitude) se maintient dans le va-et-vient du voyage touristique vers les geysers de Namaskard que Paul expérimente une seule fois, mais que les autres personnages (Selma et Olivier) répètent « *une fois par semaine l'été depuis onze ans* » (Tournier, 2007, 508). La perte des repères s'accompagne d'un sentiment d'étrangeté et/ou d'illusion des sens, comme nous le montrerons plus loin.

Dans *les Météores*, l'espace et le temps sont intimement liés, surtout dans la deuxième partie du roman, racontant le voyage de Paul. La description de l'espace est inséparable de la description de son changement dans le temps. Différents aspects du parcours de Paul provoquent la réflexion. Ce sont notamment a) la direction, b) la discontinuité/l'articulation, c) le caractère ouvert ou clos de l'espace (la possibilité ou, au contraire, l'impossibilité du mouvement), d) les dimensions e) la perception subjective de l'espace de Paul. Nous les aborderons plus en détail dans les sous-chapitres suivants.

1.1 Un voyage aller-retour

La direction adoptée par Paul (et, avant lui, par Jean), d'abord de l'Est vers l'Ouest un peu à la manière de l'Odyssee, change au Japon, point culminant de la quête ; elle s'intervertit et devient celle de Phileas Fogg, célèbre personnage voyageur vernien. Ce voyageur-modèle est, d'ailleurs, évoqué par Tournier à plusieurs reprises :

« Comme chaque veille de départ, l'angoisse étreint l'invétéré sédentaire que je suis, et je cherche à quel saint me vouer. Finalement, c'est le personnage de Phileas Fogg dont j'implore la protection. Hé oui, dans mes angoisses de voyageur, ce n'est pas vers saint Christophe, patron des errants et des migrants, que je me tourne, mais vers le riche Anglais de Jules Verne, rompu à toutes les malignités du sort, armé d'une patience et d'un courage exemplaires pour surmonter les infidélités du train, les faiblesses de la diligence ou les défaillances du steamer. C'est vraiment lui le grand patron des voyageurs, lui qui possède à un degré héroïque cette science si particulière, ce métier si long à acquérir, cette vertu si rare : le voyage. » (Tournier, 2007, 555-556).

Toutefois, l'éventail des références intertextuelles s'enrichit davantage. Non seulement le héros se compare à d'autres célèbres voyageurs, mais aussi les différents lieux d'arrêt sont comparés à d'autres endroits, réels ou mythiques : ainsi, la foule vénitienne se voit comparée à celle du *Mont-Saint-Michel*, à *celle des pyramides de Gizeh, des chutes du Niagara ou du temple d'Angkor* (Tournier, 2007, 427), la demeure de Ralph et Deborah à *l'Arche de Noé* (Tournier, 2007, 425) et les terres polaires aux régions de la France : « *À certains moments, on*



croit survoler le bassin de la Seine, à d'autres la pointe du Raz ou les croupes pelées du Puy de Dôme » (Tournier, 2007, 513).

Le changement de direction est effectué au Japon, comme si la vocation initiatique du voyage de Paul était achevée à Tokyo. Rempli de la sagesse orientale, le héros va dans leur sens, contraire à la tradition « occidentale », en se lançant sur la voie qui est, pour lui, celle de retour :

« Tandis que les courants migratoires de toute l'humanité ont été jadis orientés d'est en ouest – dans le sens du mouvement du soleil – les Japonais ont depuis vingt-cinq ans inversé leur migration. Renonçant à leurs incursions en direction de la Corée, de la Chine et de la Russie, ils se sont tournés vers le Pacifique et le Nouveau Monde, d'abord en conquérants armés, puis en commerçants. ... » (Tournier, 2007, 538).

Vancouver est, à son tour, considéré comme une limite :

« Vancouver est le terminus naturel d'une longue migration est-ouest qui, partie de l'Europe, a traversé l'océan Atlantique et le continent nord-américain. Ce n'est pas une ville d'initiation, c'est une ville d'aboutissement. Paris, Londres, New York sont des villes d'initiation. ... Tel peut être le cas de Vancouver pour les Japonais qui y prennent pied en pas occidental. Ce point de vue m'est absolument étranger. Le soleil dans sa course d'est en ouest a entraîné les aventuriers barbus, venus de Pologne, d'Angleterre et de France, toujours plus loin, à travers le Québec, l'Ontario, le Manitoba, le Saskatchewan, l'Alberta et la Colombie britannique. ... » (Tournier, 2007, 547).

C'est à Vancouver où Paul commence à sentir un certain optimisme d'un voyageur qui voit son voyage toucher à sa fin, laissant derrière lui l'angoisse de l'éloignement : « *Du moins n'aurai-je plus comme en quittant Tokyo vers l'est le sentiment angoissant de tourner le dos à la France. Désormais, chaque pas me rapproche des Pierres Sonnantes.* » (Tournier, 2007, 554). Il constate : « *Ce voyage est bien un retour* » (Tournier, 2007, 558).

1.2 Un espace bien articulé

Dans ses déplacements, Paul suit la trace exacte de son frère Jean. Il n'est donc pas libre dans le choix de son parcours, bien qu'il puisse sembler tracé d'avance, dans une espèce de « bulletin météorologique » de Giuseppe Colombo, météorologue de métier : « *À Londres, il fait brouillard, il pleut sur Berlin, il bruine sur Paris, il neige sur Moscou, la nuit tombe sur Reykjavik.* » (Tournier, 2007, 431), dans lequel nous trouvons plusieurs (presque tous) les futurs arrêts. Même s'il pense pouvoir identifier sa prochaine destination, elle change parfois en cours de route. Néanmoins, toutes les escales, qu'elles soient volontaires ou non, se révèlent significatives du point de vue de l'initiation du héros.

Venise, un endroit où tout le monde vient mais personne n'y reste (si ce n'est pour mourir), constamment en manque d'équilibre causé par la perte de sa ville-jumelle (Constantinople, disparu en 1453) et ayant le pouvoir de transformer même une personne vouée à la vie sédentaire en voyageur, est, de par ces caractéristiques, un point de départ idéal. Sans lien gémellaire, cette ville est devenue un corps sans âme, voué à la dégénérescence : un parallèle s'établit avec le destin du héros. Non seulement comme une référence géographique absolue du monde réel, mais il lui attribue le statut d'endroit, en quelque sorte, « mythique » : « *Point n'est besoin d'être allé à Venise pour connaître cette ville, tant elle fait partie du paysage imaginaire de chaque Européen* » (Tournier, 2007, 424). Cette idée trouve sa confirmation dans toute une série de dénominations de monuments vénitiens, supposés connus du lecteur : *les statues de l'église Santa Maria della Salute, la campanile de la place Saint-Marc, les deux colonnes de la Piazzetta, les arcades du Palais ducal, les deux petites lions de arbre rouge de la Basilique, Canaletto, le pont des Soupirs, les marches de San Stefano, trois cafés de la place – Florian, Quadri et Lavena, la Piazzetta, le quai Saint Marc, le quai des Esclavons, Mestre, l'isolotto Bartolomeo.* Il s'agit d'une « *cité vouée de tout temps aux carnivals, aux voyages et aux échanges, pas seulement une ville spectaculaire, mais spéculaire* » (Tournier, 2007, 428).

Les bases de la cartographie vécue par Paul se construisent à partir des références absolues et correspondent à la toponymie du monde réel. En parlant de Vancouver, « *cette ville fraîche et morte à la fois [...], ce bout du monde qui est un terminus pour les Occidentaux et un tremplin pour le Orientaux...* » (Tournier, 2007, 547-548), Paul mentionne *Stanley Park, Gastown, Robsonstrasse* et *Coal Harbour*. En traversant le Canada, il fait des observations sur la rivière d'*Outaouais*, celle de *Saint-Laurent*, sur les *chutes du Niagara*.

À la manière des emplois du temps des départs des moyens de transport, les itinéraires sont décrits avec une précision et détail surprenants. C'est le cas des déplacements de Paul, mais aussi ceux qui sont effectués par d'autres personnes de son entourage. On apprend, entre autres, le parcours de Ralph lors de son arrivé en Europe (Paris, Venise, Naples, Capri, Anacapri etc., (Tournier, 2007, 464) ; celui de la traversé de Jean, en voilier



de Ralph, de Venise à Djerba, avec les escales à Ancône, Bari, Syracuse, Sousse, Sfax (Tournier, 2007, 467), dans un moment de la rémission soudaine de Deborah, jusqu'à l'arrivée au port d'Houmt-Souk, puis à El-Kantara; un itinéraire très différent de celui que Paul a suivi pour arriver au même endroit (point de départ à Rome et une escale à Carthage); l'histoire d'Urs Kraus, originaire de Berlin, prêt à partir, après Jean, à Vancouver où ils se séparent (Jean ayant pour projet de parcourir le Canada d'ouest à l'est, partant dans la direction des montagnes Rocheuses, puis vers l'immense Prairie, pour aller jusqu'à l'Atlantique (Tournier, 2007, 553). Il s'est fixé le rendez-vous avec Urs chez ce dernier à Berlin le 13 août (28, Bernauerstrasse).

Notons que l'ensemble des lieux visités par Paul est caractérisé par la présence de l'élément aquatique. Il s'agit des ports (ports maritimes tels que Vancouver et ports fluviaux tels que Berlin) ou des îles (îles isolées dont *Djerba* et *Islande* ou des archipels tels que *Japon*). *Venise*, point de départ du héros voyageur, se situe entre les deux, étant à la fois un port maritime et un groupement d'îles.

1.3 Une liberté (illusoire) du mouvement

L'idée qui hante Paul, c'est d'être prisonnier de l'espace. Formulée déjà à Djerba, où on éprouve « *l'impression d'être prisonnier d'un espace magique, saturé d'hallucinations et de présences invisibles* » (Tournier, 2007, 476), elle s'accroît dans l'impuissance de changer le cours de son voyage, ressentie lors du vol à Tokyo, entrecoupé d'une escale en Islande, devant le jardin japonais miniaturisé et notamment au moment d'être emmuré dans l'appartement berlinois.

Tandis que le port, en tant qu'un des lieux prototypiques, évoque l'idée d'ouverture, l'île suscite, d'abord, celle de fermeture et isolation. Ainsi, les deux sont étroitement liés à l'idée de mouvement ou, éventuellement, de son absence. Comme le constate Pezeczchi (2002) : « *Dans la plupart des langues, on considère traditionnellement que le locuteur et la distance sont les deux dimensions indispensables pour la structuration de la deixis spatiale. Et comme chacun le sait, c'est à partir de l'espace, que l'homme peut déterminer le temps.* »

Parmi les arrêts de Paul, certains ne sont pas prévus. Tel est le cas de Reykjavik où, à l'origine, Paul n'avait guère l'intention de descendre. Au bord d'un avion Rome-Tokyo, il commente les différentes escales (Orly, Londres) et les endroits survolés (les Iles Féroé) en faisant une réflexion sur le fonctionnement de sa montre, puis en observant sa voisine, l'Islandaise Selma, guide de métier. C'est au moment de découvrir le lien entre Selma et Jean qu'il décide de couper son voyage vers Tokyo.

L'impuissance découle de la fermeture de l'espace. En effet, au fur et à mesure qu'il voyage, Paul tombe de plus en plus fréquemment sur les endroits clos, sans issue. À El-Kantara, il est confronté avec l'impression que lui confie Ralph de vivre sur un bateau en pleine mer : « *Mais même ici, Deborah et moi, nous vivions comme sur un bateau. Parce que le désert qui nous entoure, c'est comme la mer. Un bateau que nous avons construit ensemble pendant quarante années. Tu vois, ici, c'est à la fois le Paradis terrestre et l'Arche de Noé.* » (Tournier, 2007, 481). À Anchorage, port maritime à Alaska, Paul éprouve l'« effet de serre » qui abrite des êtres humains ne sortant pas de l'aéroport pour connaître le goût de l'air, à la manière des serres de l'Islande. À Vancouver, Kraus et Paul observent un phoque délaissé sur un rocher au moment de la marée haute. La ville de Vancouver est un port qui ne donne pas sur l'océan :

« ... Le soleil dans sa course d'est en ouest a entraîné les aventuriers barbus, venus de Pologne, d'Angleterre et de France, toujours plus loin, à travers le Québec, l'Ontario, le Manitoba, le Saskatchewan, l'Alberta et la Colombie britannique. Parvenus sur cette plage aux eaux mortes qu'ombragent des pins et des érables la longue marche vers l'ouest est terminée. Il ne leur reste qu'à s'asseoir pour admirer le coucher du soleil. Car la mer de Vancouver est fermée. Nulle invitation à l'embarquement, au voyage marin, à la découverte du Pacifique sur ces rivages. L'horizon est bouché par l'île de Vancouver qui joue les butoirs. ... On ne va pas plus loin. Mais moi, j'arrive... » (Tournier, 2007, 547).

L'ultime impasse surgit à Berlin où Paul devient un véritable prisonnier dans un immeuble à portes condamnées, au moment du verrouillage de la frontière entre l'Est et l'Ouest. La malchance et l'absurdité de sa condition apparaît avec toute sa force :

« Être prisonnier dans un appartement avec une vieille dame prussienne lorsqu'on a survolé le Groenland, l'Alaska, le Pacifique, traversé en chemin de fer les montagnes Rocheuses et la grande Prairie, après avoir bu tant d'espace, être réduit à si peu de place, quel pouvait être le sens de ce fantastique retournement, Sur quel jardin japonais – d'autant plus chargé secrètement d'infinis qu'il est plus douloureusement miniaturisé – cet étrécissement brutal allait-il déboucher ? » (Tournier, 2007, 587).



L'auteur se tient à la formule déjà confirmée, en évoquant le malaise physique, la perte de repères spatiaux et l'impuissance d'un individu dans un espace rétréci, divisé, fermé, sans espoir de trouver une issue. Il parle d'un aveuglement, d'une ombre : « *Ainsi donc, après les miroitements de Venise, les feux de Djerba et le soleil perpétuel de l'Islande, il s'enfonçait en plein été pourtant dans une ombre d'autant plus lourde qu'elle était carcérale, organisée par la volonté des hommes* » (Tournier, 2007, 593).

Après avoir reçu une lettre d'Urs annonçant qu'il est avec Jean dans la partie ouest de la ville et qu'il enverra quelqu'un pour chercher Paul et sa mère. Un passeur les fait descendre dans les caves avec plusieurs autres personnes. Il ne faut franchir que cinquante mètres dans la boue. Néanmoins, ce qui pourrait être une affaire de dix minutes s'avère fatale. Paul trouve sa mort, enseveli dans la boue mouvante.

1.4 Une course contre la montre

Nous avons déjà souligné le rapport étroit entre l'espace et le temps dans *les Météores*, ainsi que l'inséparabilité de ces deux dimensions de l'expérience du héros. Ce rapport est visible surtout dans la manière dont les différentes étapes du parcours de Paul sont marquées dans l'histoire. Une valeur significative est attribuée aux moments de débarquement.

Nous constatons que la plupart des étapes du parcours de Paul est précisément chronométrée ; l'auteur donne des indications sur leur durée (*pendant les quarante-cinq minutes du trajet* (Tournier, 2007, 424); *escale d'une heure à Anchorage* (Tournier, 2007, 541); *encore huit heures de vol, et c'est le Japon* (Tournier, 2007, 514) et leur périodicité (*cette marée touristique fonctionne sur un rythme de douze heures* (Tournier, 2007, 427); *il part tous les jours de Vancouver* (Tournier, 2007, 554). Dans certains cas, l'auteur donne plusieurs indications spatiales et temporelles à la fois : « *Le vol 012 de la Japan Air Lines relie Tokyo à Vancouver en 10 h 35, les lundi, mercredi et vendredi. Le décalage horaire est de 6h 20* » (Tournier, 2007, 538) ou bien « *Nous avons décollé à 14h30 de Fiumicino sous un ciel uniformément gris. L'avion a mis le cap au nord, amorçant une trajectoire qui par Paris, Londres et Reykjavik va monter jusqu'aux confins du pôle pour redescendre vers Anchorage et Tokyo* » (Tournier, 2007, 496). Il va jusqu'à marquer le temps de la prise des décisions : c'est précisément à 22h30 que le cours du voyage de Paul change en faveur d'une escale imprévue en Islande.

Le lecteur s'habitue aux descriptions de changements d'étape, de passages entre les différents lieux et pays visités comme à des introducteurs obligatoires et faits principalement de références absolues. On y trouve aussi des horaires d'avions et de trains, les détails techniques des déplacements (spécification de la hauteur de vol d'un avion etc.). La durée est mesurée aussi par l'endurance des lieux. Ainsi, on parle d'une impressionnante durée de la maison de Ralph et Deborah – 40 ans, 15000 jours, 360000 heures (Tournier, 2007, 486). C'est dans de très rares cas qu'une mesure soit estimée avec imprécision et exprimée par un subjectivisme comme c'est fait dans le cas de Vancouver : « *cette ville qui n'est pas démesurément grande, et dont chaque quartier possède une spécialité bien définie* » (Tournier, 2007, 551) ou par comparaison : « *Groenland, quatre fois la France, puis Alaska, trois fois la France – ont tout ce qu'il faut pour faire un vrai pays* » (Tournier, 2007, 513).

L'auteur n'oublie pas de fournir des détails sur les moyens de transport utilisés. Il ne nous surprendra pas qu'à Venise, le voyageur alterne l'avion et le bateau (*la cabine de vaporetto*, Tournier, 2007, 424), arrive à El-Kantara en taxi et réfléchit sur la bicyclette canadienne à Vancouver : « *aucune mécanique n'est plus étroitement adaptée à l'anatomie et à l'énergétique du corps humain. La bicyclette réalise le mariage idéal de l'homme et de la machine* » (Tournier, 2007, 548). Les portes d'entrée qui marquent les passages entre les différentes étapes du voyage sont réelles, elles aussi : *l'aéroport Marco Polo* (Tournier, 2007, 424).

La traversée du Canada (et de sa Grande Prairie) est présentée au lecteur sous forme d'un véritable journal de voyage du mardi 18h15 jusqu'au vendredi 20h 05 quand est prévue l'arrivée à Montréal. Le train de Canadian Pacific Railway. Trois jours et trois nuits. 69 stations, 4766 km, 74h35.

Dans le chapitre dédié à Berlin, la contextualisation par références absolues arrive un peu plus tard dans le texte du chapitre quand Paul se trouve depuis trois jours chez la mère d'Urs Kraus, à 28 Bernauerstrasse, à quelques mètres du secteur français de la ville, mais appartenant à Berlin-Est : « *La Bernauerstrasse sépare les arrondissements de Wedding en secteur français et Mitte en secteur soviétique. Les trottoirs, la chaussée et les immeubles nord appartiennent à Berlin-Ouest. Le 28 appartient à Berlin-Est comme tous les immeubles sud. Mais il suffit de sortir pour se trouver en secteur français* » (Tournier, 2007, 585).

À Berlin, on observe un parallèle entre un pays coupé (l'Allemagne de l'Est et l'Allemagne de l'Ouest) et un corps coupé : Paul descend au sous-sol (une catabase initiatique), à l'espace serré, où il subit une mutilation rituelle qui achève sa quête initiatique.



1.5 Une perception subjective

Au deuxième plan, la référence subjective renvoyant à une série de lieux au sens large, perçus subjectivement. Il s'agit des lieux imaginaires, hautement symboliques, parfois mythiques et mythologiques qui sont des prolongements des personnages : le miroir, le jardin, la demeure/la maison (et leurs symbolismes respectives). Des voyages dans les voyages (station météorologique à Venise, geysers islandais, le temple de Sanjusangendo). Pour l'espace intérieur, le cadre référentiel se construit beaucoup plus à partir des références subjectives, par ex. descriptions indéfinies. Ainsi, à El-Kantara on trouve une casbah fortifiée, un vaste hôtel délabré, une immensité de sable doré. À travers le thème de jardin (l'importance des pierres, des plantes, de l'homme dans le jardin, les principes de Yin et Yang etc.), une importance particulière est accordée aux différences dans l'organisation de l'espace propre aux Occidentaux et celle qu'on trouve au Japon (Tournier, 2007, 528). Le contraste entre les visions occidentale et orientale du jardin et de la maison (et de l'espace même en général) apparaît à Paul à travers l'enseignement de son maître d'initiation japonais Shonin. Paul comprend que la pensée occidentale conçoit l'espace comme « *un milieu homogène, sans relation intime avec l'essence des choses, où l'on peut impunément par conséquent les déplacer, les disposer, les permuter.* » (Tournier, 2007, 528). Il saisit que les jardins à Djerba et à Hveragerdhi sont menacés sans cesse par la désolation, tandis qu'au Japon, des jardiniers essaient de trouver l'équilibre entre l'espace humain et l'espace cosmique. Les jardins présentent l'espace déterminé pour le développement personnel et le seul remède contre l'angoisse de l'espace - contre l'angoisse de vivre (Tournier, 2012, 337). Ce type d'espace restreint contraste résolument avec l'espace vaste des prairies canadiennes que Paul visite après le Japon.

C'est sur ce même mode subjectif que sont décrites les pertes de repères de Paul dans les différents endroits. En Islande, il est le seul à entendre le chant d'un oiseau. Lors du débarquement à Vancouver, il a le sentiment d'étrangeté que provoquent la variété de couleurs, d'ethnies et d'odeurs, en particulier l'odeur du saumon. À Montréal, il ressent une nouvelle illusion : celle de la présence du courant électrique dans les murs des bâtiments.

Les interlocuteurs de Paul dans les différents pays l'aident à comprendre son besoin de retrouver Jean en faisant exactement le même voyage que lui. Urs Kraus va le plus loin dans l'acte et la volonté d'expliquer les motivations de Paul et les siennes. Il dit : « *... l'espace était pour moi une donnée purement négative. C'était la distance, c'est-à-dire la façon qu'avaient les choses de n'être pas en contact les unes avec les autres. Sur ce vide, les axes des coordonnées jetaient des passerelles filiformes. Tout a changé avec le Zen. L'espace est devenu une substance pleine, épaisse, riche de qualités et d'attributs. Et les choses des îlots découpés dans cette substance faits de cette substance...* » (Tournier, 2007, 552).

Conclusion

Les Météores, ce n'est pas seulement une réécriture moderne et exceptionnelle du mythe sur Castor et Pollux, et donc une réflexion sur le thème de la jumeauté, c'est aussi une longue quête initiatique de deux frères jumeaux qu'on suit. Dans notre étude, nous nous sommes concentrés sur la question de l'expression de l'espace dans ce roman et des moyens utilisés.

Pendant son voyage, Paul traverse des espaces différents, qui ont leur valeur symbolique : la ville des miroirs - Venise, le jardin de Deborah à El-Kantara à Djerba, l'Islande, le Japon et ses jardins, les prairies et villes canadiennes, Berlin en Allemagne. Le passage d'un lieu à un autre pousse l'action du roman en avant et forme un long voyage d'initiation de Paul.

Des références spatiales, exprimées par les unités différentes linguistiques, qui sont présentes dans le texte, nous montre une complexité romanesque dans laquelle l'action avance et les personnages sont en cours de développement. Le roman de voyage est un lieu idéal pour la recherche des unités langagières exprimant l'espace, étendue en plus par l'analyse des champs sémantiques reliés aux types différents de l'espace.

References

- ADAM, Jean-Michel – GOLDENSTEIN, Jean-Pierre. 1976. *Linguistique et discours littéraire : théorie et pratique des textes*. Paris : Larousse, 1976.
- BACHELARD, Gaston. 1990. *Poetika priestoru*. Bratislava : Slovenský spisovateľ, 1990. 355 s. ISBN 80-220-0005-1.
- BAUMAN, Zygmunt. 2006. *Úvahy o postmoderní době*. Praha : Sociologické nakladatelství (SLON), 2006. 165 s. ISBN 80-86429-11-3.
- BENVENISTE, Émile. *Problèmes de linguistique générale*. Paris : Gallimard. 357 pp.



- ČINČUROVÁ, Xénia. 2004. *Epické podoby priestoru*. Levoča : Modrý Peter, 2004. 128 s. ISBN 80-85515-55-5.
- DROUILLARD, J.-R. A. 2008. *Les Météores ou le Mythe Gémellaire revisité*. Revue Romane 43:1, 2008, ISSN 0035-3906 / E-ISSN 1600-0811, pp. 125-136. Disponible sur: <http://benjamins.com/series/rro/43-1/art/10aus.pdf>
- HODROVÁ, Daniela. 1993. *Román zasväcení*. Jinočany: H&H, 1993. ISBN 80-85787-34-2.
- HODROVÁ, Daniela et al. 1997. *Poetika míst: Kapitoly z literární tematologie*. Praha : H&H, 1997. 254 s. ISBN 80-86022-04-8.
- HODROVÁ, Daniela. 2006. *Citlivé město (eseje z mytopoetiky)*. Praha : Akropolis, 2006. 416 s. ISBN 80-86903-31-1.
- HÖHN, Eva. 2012. Problematika literárnej kategórie priestoru z chronologického hľadiska. In Ištvánfyová, Z. – Reichwalderová, E. – Šperková, P. (ed.): *Dimenzie postmodernej prózy*. České Budějovice: Jihočeská univerzita, 2012, ISBN 978-80-7394-333-2.
- ISTVANFYOVA, Zuzana. 2012. Zobrazovanie priestoru v textoch Moniky Kompaníkovej. In Ištvánfyová, Z. – Reichwalderová, E. – Šperková, Paulína (ed.): *Dimenzie postmodernej prózy*. České Budějovice: Jihočeská univerzita, 2012, ISBN 978-80-7394-333-2.
- JEDLIČKOVÁ, Alice. 2010. *Zkušenost prostoru. Vyprávění a vizuální paralely*. Praha : Academia, 2010. 271 s. ISBN 978-80-200-1829-8.
- KLEIBER, Georges. 1989. Référence, texte et embrayeurs. In *Semen*, n. 4, 1989. Disponible sur: <http://semen.revues.org/6813#tocto2n1>
- KOVÁČOVÁ, Zuzana. 2010. *Význam jazykovej analýzy pre formovanie komunikačnej kompetencie*. Nitra : UKF Nitra, 2010. 216 s. ISBN 978-80-8094-695-1.
- KYLOUŠEK, Petr. 2004. *Le roman mythologique de Michel Tournier*. Masarykova Univerzita v Brně, 2004, ISBN 80-210-3382-7.
- LESSAN PEZECCHI, Homa. 2014. *La portée référentielle variable de la deixis spatiale*. Du Français au Persan : Approche contrastive. Le cas des locatifs. [Online]. [Cit. 2014-11-04]. In *Sudlangues*, n. 1, vol. 1, 2002. Disponible sur Internet: <http://www.sudlangues.sn/spip.php?article40>.
- LOTMAN, Jurij Michajlovič. 1990. *Štruktúra umeleckého textu*. Bratislava : Tatran. 1990. 372 s. ISBN 80-222-0188-X.
- MAINGUENEAU, Dominique. 1999. *L'énonciation en linguistique française*. Paris : Hachette, 1999. ISBN 2.01.14453518. 156 pp.
- MAINGUENEAU, Dominique – PHILIPPE, Gilles. 2000. *Exercices de linguistique pour le texte littéraire*. Paris: Nathan, 2000. ISBN 2-09-191101-1. 147 pp.
- PERRET, Michèle. 1994. *L'énonciation en grammaire du texte*. Paris : Nathan, 1994. ISBN 209190665-2.
- POSTHUMUS, Stéphanie. *Une approche écologique : les lieux d'enfance chez Michel Tournier*. Disponible sur: [https://www.academia.edu/515502/Une approche %C3%A9cologique les lieux denfance chez Michel Tournier](https://www.academia.edu/515502/Une_approche_%C3%A9cologique_les_lieux_denfance_chez_Michel_Tournier)
- ŠEDIKOVÁ ČUHOVA, Paulína. 2012. Priestor v literatúre autorov a autoriiek so skúsenosťou migrácie. In Ištvánfyová, Z. – Reichwalderová, E. – Šperková, P. (ed.): *Dimenzie postmodernej prózy*. České Budějovice: Jihočeská univerzita, 2012, ISBN 978-80-7394-333-2.
- ŠPERKOVÁ, Paulína. 2009. *La poétique de la nature dans les romans de François Mauriac*. Banská Bystrica : Fakulta humanitných vied Univerzity Mateja Bela, 2009. 110 s. ISBN 978-80-8083-850-8.
- TOURNIER, Michel. 2012. *Voyages et paysages*. Choix et présentation par Arlette Bouloumié. Éditions Gallimard, collection Folio 5397, 2012. ISBN 978-2-07-044418-2.
- TOURNIER, Michel. 2007. *Les Météores*. Éditions Gallimard, collection Folio 905, 2007. ISBN 978-2-07-036905-8.
- ZAJAC, Peter. 1990. *Tvorivosť literatúry*. Bratislava : Slovenský spisovateľ, 1990. 241 s. ISBN 80-220-0159-7.
- L'espace-temps dans la thématique de l'île (Marivaux/Tournier). 2014. In *Gazette littéraire*. Disponible sur: <http://www.gazettelitteraire.com/article-l-espace-temps-dans-la-thematique-de-l-ile-marivaux-tournier-120846987.html> ns la thématique de l'île (Marivaux/Tournier)
- L'île et le concept d'espace (Marivaux/Tournier). 2014. In *Gazette littéraire*. Disponible sur: <http://www.gazettelitteraire.com/article-l-ile-et-le-concept-d-espace-marivaux-tournier-120846928.html>